

Table des matières

Introduction.....	1
Fondements spinozistes et prémisses fondamentales mobilisées	3
Savoir, croyance, intuition et imagination.....	4
Concept de connaissance (ou d'entendement).....	5
Caractérisation du Savoir.....	5
Caractérisation de la croyance.....	7
Caractérisation de l'intuition.....	10
De l'intuition au savoir ou à la croyance ou à rien.....	11
Imagination.....	12
Partage d'une connaissance et qualification par d'autres.....	14
Modes de perception et émotions épistémiques.....	16
La confiance.....	16
« testimonial injustice » et « hermeneutic injustice ».....	18
Les prédispositions épistémiques émotionnelles.....	18
La norme de connaissance pour l'action	22
La fonction sociale de la connaissance.....	23
Discriminations épistémiques.....	23
Discrimination injustifiée et irrespect.....	27
Conclusion.....	29

Cet article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza est sous

Creative Commons BY-SA 4.0.

Cet article appartient à la rubrique [discussions d'autres approches et sujets](#) de notre cahier de recherche [actualisation puis mobilisation de spinoza dans les sciences sociales](#).

Introduction

Les questions traitées dans cet article procèdent de deux séminaires à l'EHESS et d'un séminaire de Sorbonne Paris 1 suivis de 2018 à 2020 ainsi que de la documentation associée transmise par les professeurs citées : (1-) émotions épistémiques de G. Origgi et A. Godber, (2-) épistémologie naïve de P. Engel et J. Dokic et (3-) les discriminations de M. Bessone. Des extraits de ces documents sont donc mentionnés dans cet article.

L'épistémologie naïve est celle de chacun, les gens tels qu'ils sont, avec leur dire et gestes approximatifs, improbables (d'où notre prise en compte des « émotions épistémiques ») et empreintes de préjugés (d'où notre prise en compte des discriminations épistémiques).

L'objectif initial de cet article est de reconsidérer l'approche plutôt normative de certains chercheurs à propos de l'épistémologie quotidienne des gens utilisant certains mots et pas d'autres,

pas toujours les « bons » selon la définition des chercheurs en sciences cognitives (ex : Usage judicieux d'un terme factif (Je sais, je vois) ou non factif (je crois, je pense)).

C'est une très forte hypothèse épistémique que de considérer qu'un « naïf » maîtrise et utilise à bon escient le « vocabulaire épistémique ».

De plus, des chercheurs disent qu'il y a « trop » d'utilisation du terme « savoir » ou que d'autres mots sont « mal » utilisés. Pour dire « trop » ou « mal » il faut se situer dans un référentiel, un référentiel permettant de comparer (« trop ») ou permettant de classer et même de juger (« mal »). Quel référentiel ? Et dans quelle langue ?

Pour considérer l'épistémologie « naïve » de chacun, notre article propose d'abord un autre référentiel que ce « vocabulaire épistémique » et c'est ce référentiel qui est ensuite mobilisé pour qualifier de croyance, de connaissance, d'intuition, d'imagination, ... tout entendement, idée ou édifice d'idées énoncées et reçues.

Pour construire ce référentiel adapté à une épistémologie naïve prenant en compte les émotions et discriminations épistémiques, notre première prémisse est l'hypothèse que chacun souhaite et est en mesure d'exposer quelques idées « qui se tiennent plus ou moins »¹ à propos d'une chose. L'objectif du chercheur (mais aussi de chacun !) peut être de qualifier ces idées à propos de cette chose (ex : « est ce un savoir ? une croyance ? Une intuition ? ») puis de considérer les conditions de leur transmission à d'autres en mobilisant notre deuxième prémisse.

Notre deuxième prémisse est une démarche en 2 temps : (1-) considérer la « connaissance » ou entendement exprimé par chacun et les qualifier dans notre référentiel, puis (2-) considérer la perception ou réception par d'autres de la « connaissance » que quelqu'un² exprime, « connaissance » qu'un autre écoute, accepte jusqu'à en être plus ou moins habitué : comment sont perçues, qualifiées, les idées exprimées ? quels sont les facteurs influençant perception, qualification et in fine prise en compte, et ce en se plaçant dans le même référentiel ?

Notre démarche et notre référentiel permettent d'autres objectifs : considérer à nouveaux frais dans cet article les émotions et discriminations épistémiques.

Notre démarche et notre référentiel mobilisent Spinoza pour deux raisons : (1-) la philosophie

1 Notons les expressions « naïves » : « ce qu'il dit..ça se tient », « .ça tient debout », « .ça ne tient pas debout » : c'est le « *standard* » naïf, laissé à l'appréciation de chacun (de Rose (1992) parle de « low » ou « high » standard)

2 Thèses de l'Invariantisme : le sens (= les conditions de vérité) des attributions de connaissance est invariant (ex : Jason Stanley (2005)) ou thèse du Contextualisme : le sens de « savoir » varie selon les contextes (ex : de Rose 2002)

article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza

« pratique »³ de Spinoza considère les gens tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être, (2-) la pertinence de ses écrits sur la raison, le savoir, l'entendement et sur les affects.

Toutefois, nous complétons Spinoza par la prise en compte de notre thèse de raisons poussées par des affects et possiblement multiples à propos d'une chose en nous appuyant sur notre [article \(A-3\)](#) *critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits*.

Fondements spinozistes et prémisses fondamentales mobilisées

Pour notre propos, nous mobilisons trois fondements spinozistes :

(Sa-) Anthropologie spinoziste: l'humain est perçu dans l'étendue sous un seul mode, son corps, et par sa pensée sous 2 modes: entendement et affects (ou sentiments). C'est tout ! De plus, l'humain n'est pas « cause de lui-même » : il est conséquence de multiples affections de choses humaines et de la nature qui sont causes de multiples affects et de multiples idées. Enfin, la nature elle-même ne procède d'aucune finalité ou harmonie pré-établie.

(Sb-) quatre types d'entendement ou connaissance (E2-P40 scolie 2): (1-) *connaissance par expérience vague* (choses particulières qui nous sont représentées par les sens d'une façon tronquée, confuse, et sans ordre pour l'entendement) ; (2-) *connaissance du premier genre, opinion, ou Imagination* ; (3-) *Raison et connaissance du second genre* (notions communes et idées adéquates des propriétés des choses) ; (4-) *Science intuitive* (connaissance adéquate de l'essence des choses),

(Sc-) quatre modes de perception de l'entendement (T.R.E.): (1-) par ouïe-dire, (2-) par expérience vague, (3-) par perception où nous concluons une chose d'une autre chose, mais non d'une manière adéquate et enfin (4-) qui nous fait saisir la chose par la seule vertu de son essence, ou bien par la connaissance que nous avons de sa cause immédiate.

Ces fondements conduisent à poser les trois prémisses suivantes:

(F1-) Poussés par le désir de comprendre et de prévoir, beaucoup de gens, à propos d'une chose, désirent un édifice d'idées « qui se tient », à savoir qui soit le plus possible cohérent⁴, complet ;

(F2-) A propos de toute chose, pour qu'un édifice d'idées « se tienne » (Raison, entendement, savoir, croyance à propos de cette chose), il doit nécessairement être fondé sur des prémisses posées

³ Gilles Deleuze « *Spinoza Philosophie pratique* » PUF 1970. Éditions de Minuit 1981

⁴ Pour Locke, la connaissance « *n'est autre chose que la perception de la liaison et de la convenance, ou de l'opposition et de la disconvenance qui se trouve entre deux idées* » dans *Essai sur l'entendement humain*, (1689)

à priori et sur une arithmétique. La cohérence de l'édifice ne dépend in fine que de ses prémisses⁵;

(F3-) A propos d'une chose, chacun construit SA raison (entendement, connaissance), car fondée sur des prémisses procédant de ce qu'il perçoit comme nécessité de la nature de cette chose et comme nécessités de sa nature, et fondées sur d'autres prémisses procédant in fine de ses sentiments (ex : désirs de ?? dont d'appartenance, crainte de ?? dont d'être exclu, etc..).

Remarques: (1-) Ces prémisses peuvent être des préjugés, des lieux communs ou doxa. L'édifice d'idées construit avec ces prémisses, même si ça se tient à peu près, peut être une théorie fumeuse,

(2-) Que chacun ait sa raison ne veut pas dire absence de consensus, mais permet de mieux les cerner, ex: les sciences dures sont fondées sur des prémisses procédant surtout de perceptions des nécessités de la nature de la chose étudiée, perceptions souvent partagées, et des modèles retenus, ex: mécanique ondulatoire ou mécanique quantique. Les consensus sont plus compliqués en SHS, des prémisses importantes procédant souvent d'une "école" à laquelle il vaut mieux appartenir. La raison "naïve" à propos d'une chose quotidienne est plus ou moins partagée par d'autres, pour des tas de "raisons", raisons explicitées en considérant les prémisses de chacun à propos de la chose,

(3-) Le « vrai » et le « faux » ne se conçoivent que dans le cadre d'une raison donnée, au regard des prémisses. De même le « bon » et le mauvais » ne se conçoit qu'au regard des prémisses poussées par les affects (ex : désir de justice sociale, de solidarité, de liberté, de mérite, de « comprendre » un phénomène, etc...) ⁶.

Pour considérer une épistémologie naïve, dont les émotions épistémiques, il faut prendre en compte : (1-) les affections relatives à la chose, au sujet de la connaissance, mais également les affections relatives à « l'imitation des affects » (ex : des personnes à qui on est attaché : proches, mentor ou muse spirituels) et celles relatives à la « puissance de la multitude » (ex : celle de son école de pensée, du voisinage, d'une institution ayant un certain pouvoir car ayant su capter cette puissance) ; (2-) Les affects (sentiments), en particulier le désir et la crainte, désir et crainte à propos de toute chose dont certaines déterminantes, ex : désir d'appartenance, crainte d'être exclu⁷.

En s'appuyant sur ces fondements et prémisses, base de notre référentiel, nous proposons tout d'abord d'y préciser la connaissance, puis d'y positionner le savoir, la croyance et l'intuition, et enfin d'y discuter les émotions épistémiques (confiance, les quatre prédispositions épistémiques émotionnelles⁸, les discriminations épistémiques, ...).

Savoir, croyance, intuition et imagination

⁵ Voir le 2. théorème d'incomplétude de Gödel.

⁶ Voir Spinoza : scolie de E3-P9

⁷ Voir [article \(B-2\) Prémisses fondamentales pour toute SHS](#)

⁸ 1. Les émotions entravent nos pratiques épistémiques (thèse d'exclusion (Sheffler, 1977)), 2. Les émotions facilitent nos pratiques épistémiques (thèse instrumentale (de Sousa (1987) et Damasio (L'erreur de Descartes, 1995))), 3. Les émotions rendent possibles nos pratiques épistémiques (thèse constitutive (Hookway, 2003)) et 4. Les émotions elles-mêmes entrent dans des relations de justification (thèse directe).

Concept de connaissance (ou d'entendement)

Nous pouvons situer les six énoncés de Williamson⁹ à propos du primat de la « connaissance » ou « entendement » avec nos fondements spinozistes (Sa-) à (Sc-) et nos prémisses fondamentales (F1-) à (F3-) :

(i) *La connaissance est un état mental* : mode « entendement » de l'attribut Pensée selon Spinoza

(ii) *mais pas un état mental interne* : elle est nécessairement individualisée par les conditions du monde (des objets, des faits) : elle n'est non « lumineuse » $Kp \rightarrow KKP$ est faux : la connaissance d'une chose est « nécessairement individualisée » car elle procède des affections relatives à cette chose et des idées de ces affections, et souvent des affections relatives à « l'imitation des affects » et à la « puissance de la multitude ».

(iii) *elle est un état mental simple et primitif non définissable en termes de croyance* : L'attribut Pensée n'a que 2 modes : affects et entendement (ou connaissance). La croyance n'enveloppe pas la connaissance, mais :

(iv) *au contraire c'est la croyance qui est définissable en termes de connaissance* (« la croyance est de la connaissance ratée ») : Notre approche, en considérant les prémisses et l'édifice d'idées de toute connaissance, permet de qualifier une « connaissance » en « croyance » autrement que par le qualificatif « ratée » : quels critères pour qualifier une connaissance de « ratée » ?.

(v) *Elle n'est pas définissable en termes de justification ou de croyance rationnelle* : L'attribut Pensée n'a que 2 modes : affects et entendement (ou connaissance). Ni la croyance « rationnelle », ni la justification n'enveloppe la connaissance, au contraire : justification et croyance rationnelle sont deux caractérisations de la connaissance (ex en ne mobilisant que Spinoza : connaissance plutôt 2. genre pour justification et plutôt 1. genre pour croyance « rationnelle »).

(vi) *l'explication de l'action doit reposer sur la connaissance* : L'explication de l'action peut reposer sur une certaine connaissance ou entendement, qui se tient plus ou moins, de la personne agissante, mais également directement sur ses affects, plus précisément selon (F3-)¹⁰ sur des prémisses poussées par ses affects.

Les divers genres de connaissance permettent de caractériser, dans les paragraphes suivants, le savoir, la croyance, l'intuition en considérant aussi bien les prémisses de cette connaissance que la « tenue » de son édifice d'idées: cohérence, complétude, décidabilité, ex : une croyance « rationnelle » est un édifice logique qui se tient à peu près mais dont les prémisses ne relèvent pas trop de nécessités de la nature, mais plutôt de sa nature (ex : ardent désir d'avoir des réponses existentielles ou d'appartenance) ainsi que de l'imagination ou d'opinions procédant d'ouïe-dires.

Caractérisation du Savoir

L'entendement ou « connaissance » d'une personne à propos d'une chose est qualifié à priori de « savoir » si les deux conditions nécessaires suivantes semblent satisfaites :

(A-) C'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions

⁹ Williamson : « *knowledge and its limits* » Oxford University Press (2000)

¹⁰ Rappel : A propos d'une chose, chacun construit SA raison

article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza

(connaissance de Locke et de Spinoza (celle du 2. genre)),

(B-) Les prémisses de cet édifice sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, plutôt des désirs (affect actif).

Remarques : perceptions et affects, fondant nos prémisses à propos d'une chose, ne procèdent QUE de ce qui nous affectent, d'où au moins deux précisions :

(a-) la chose peut avoir été affectée sans que la personne en soit affectée, ex : un très discret pickpocket a volé le portable qu'elle venait de mettre dans sa poche. Toutefois, une prémisses peut être poussée par sa crainte obsessionnelle des pickpocket, la conduisant à n'être jamais sûr que son portable soit dans sa poche et à vérifier en permanence.

(b-) Une prémisses courante, notamment chez les petits enfants, est que ce qui les affecte, affecte forcément les autres, ex : l'enfant voit que la bille a été cachée dans une autre boîte et suppose donc que tout le monde est au courant, comme lui, de cette « vérité » factuelle, une de ses prémisses étant « toute vérité est « vérité » de tous » (cette prémisses enveloppe les préjugés ethnocentriques et les croyances en des vérités « universelles » ou « naturelles »).

La connaissance du 2. genre de Spinoza, en tenant compte de notre thèse résumée dans les trois prémisses de nos fondements (F1- à F3-), est le « standard » caractérisant le « savoir ».

Potentiellement, chacun a « son » standard dans la mesure ou chacun peut avoir « sa » raison à propos d'une chose. Un standard commun est affaire de consensus sous la conduite de « bonnes raisons »¹¹ ou poussé par des d'affects provoqués par des affections dont celles du type « imitation des affects » et « puissance de la multitude »¹².

Notre concept de « standard » permet de situer dans notre référentiel les différents mécanismes liés au contexte : *saillance* (Lewis, *Elusive Knowledge* 1996), *pertinence conversationnelle*, *intérêts pratiques* (de Rose, Cohen).

Ainsi, certaines prémisses à propos de la chose peuvent attirer l'attention (*saillance*) car elles provoquent des désirs ou des affects intenses (espoir, etc.). D'autres prémisses peuvent être rejetées ou ignorées du fait d'affects inverses. La *pertinence conversationnelle* est souvent liée à ce que l'édifice d'idées « se tient », sa tenue étant à analyser selon des critères de cohérence, complétude et décidabilité. *L'intérêt pratique* peut être apprécié (1-) au regard des prémisses procédant de ce qui est perçu comme « nécessités de la nature ou de sa nature » et (2-) la clarté d'argumentation de

11 Exemple de « bonne raison » commune : la même perception de nécessités, de lois de la nature.

12 Voir [article \(A-3\)](#) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits

l'édifice d'idées (« ça coule de source »).

La « qualité » de la connaissance comme « savoir » est donc estimée selon les critères [relatifs aux conditions]¹³ (A-) de « tenue » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées. La « qualité » de la connaissance comme « croyance » ou « intuition » est également estimée selon ces critères (A-) et (B-). La distinction entre « savoir », « croyance » et « intuition » n'est pas du tout nette. Elle procède plutôt d'une classification floue (selon l'arithmétique utilisée) au regard des critères (A-) et (B-). Dans le chapitre *Conditions de partage d'un savoir et d'une croyance*, nous verrons que ces critères de « qualité » du « savoir » sont également mobilisés dans le partage de ce « savoir » avec d'autres, qui peuvent qualifier ce « savoir » de « croyance », « d'intuition » ou de « grand n'importe quoi » selon leur classification plus ou moins floue (selon l'arithmétique qu'ils utilisent).

Caractérisation de la croyance

« *La croyance est de la connaissance ratée* » affirme Williamson. Nous pouvons supposer que d'après lui, *le savoir est de la connaissance réussie*. Nos considérations introductives conduisent à se demander quels sont les critères de Williamson pour qualifier la croyance de « *connaissance ratée* » : quel est son référentiel ?

Pour nous, la « qualité » de la connaissance comme « croyance » est donc estimée selon les critères (A-) de « tenue » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées.

Les quatre exemples : (1-) *Je crois en un Dieu transcendant* (celui de Leibniz et des 3 religions du livre mais pas celui de Spinoza) ; (2-) *Je crois qu'il y a un diamant dans cette demeure* ; (3-) *Je crois en lui* ; (4-) *Je crois ce qu'il dit* montrent que le verbe « croire » a des sens très différents, d'autant plus différents que les « naïfs » auraient pu utiliser un autre verbe que « croire », un verbe plus ou moins factif. Avec notre référentiel, nous pouvons mieux distinguer ces quatre exemples d'usage du verbe « croire » et le cas échéant, proposer le verbe factif ou le terme doxastique semblant le plus approprié. Nous pouvons de plus considérer ces exemples au regard du 6.ième énoncé de Williamson, (vi) *l'explication de l'action doit reposer sur la connaissance* », énoncé complété par notre remarque qu'une action peut être directement poussée par des affects, plus précisément selon (F3-) sur des prémisses (de la croyance) poussées par ses affects.

(1-) Je crois en un Dieu transcendant

Nous pouvons envisager toutes sortes de « raisons » conduisant ou poussant à dire cette phrase et

13 Dans la suite du texte, nous écrivons « critères (A-) » (B-) ou (C-) au lieu de « critères [relatifs aux conditions] (A-) »

il est difficile d'en faire une liste exhaustive !:

(a-) des affections du type « imitation des affects » ou « puissance de la multitude », des affects comme le désir d'appartenance ou la crainte d'être exclue (de sa communauté) peuvent largement pousser à croire : ces prémisses peuvent être primordiales (critères (B-)) alors que les critères (A-) (édifice d'idées qui se tient à propos de Dieu) ne sont pas du tout satisfaits: on ne se pose pas de questions !

La croyance de certains repose sur un raisonnement inductif : les beautés de la nature et du cosmos, la perception d'une harmonie préétablie (Leibniz), le « raisonnement » analogique disant que toute horloge a son horloger (Voltaire). Toutes ces « raisons » conduisent à poser la prémisse fondamentale : il y a un Dieu transcendant. Il s'agit alors d'une « croyance rationnelle » répondant aux critères (A-) de notre référentiel, jusqu'à dire : « je sais que Dieu existe, c'est une certitude ». Bien entendu, beaucoup d'autres peuvent trouver cet édifice d'idées, ce raisonnement, un peu bancal, avec quelques incohérences et trous dans la raquette (incomplétude) (voir chapitre *Partage d'une connaissance et qualification par d'autres*),

(b-) chez d'autres, ce sont des questions existentielles (« qui suis je, d'où viens je, où vais je ? » (Socrate)) qui poussent au désir de croire en Dieu, donc à poser en prémisse son existence, prémisse à laquelle s'ajoute souvent la prémisse suivante : « toute question a une réponse » prémisse poussée par un profond désir de réponse à ces questions existentielles, jusqu'à accepter n'importe laquelle. En tout cas, les prémisses sont posées d'emblée (critères (B-)) (pour les autres, c'est à prendre ou à laisser) et les critères (A-) sont très peu pris en compte.

L'intensité de cette croyance peut être appréciée à ce à quoi elle pousse dans toutes les actions de la vie du croyant. Si cette croyance a une influence déterminante, cette croyance est peut être considérée, qualifiée, en « savoir » par ce croyant : c'est une certitude. Une croyance provoquée par des affections du type « imitation des affects » ou « puissance de la multitude » peut ne pas pousser à beaucoup d'actions : on croît mais on n'en fait pas trop une religion.

(2-) Je crois qu'il y a un diamant dans cette demeure

Cette croyance est typiquement fondée sur des prémisses perçues comme des nécessités de la nature de la chose (le diamant), en premier lieu des faits (ex : « j'ai vu la dame à la télé portant ce diamant », ou « le maître d'hôtel de la dame, un ami d'enfance, me l'a dit », etc. (critères (B-)) et sur un raisonnement (ex : cette demeure est son logement principal donc ... (critères (A-)). Toutefois, la prémisse principale, si « je » est un voleur, est poussée par le désir du diamant, désir poussant peut-

être à négliger d'autres hypothèses (ex : c'est un faux, c'est un diamant loué pour l'occasion, il est dans un coffre à la banque, etc...). L'examen des critères (B-) sont les plus déterminants pour qualifier cette croyance de « savoir » jusqu'à pouvoir dire « *je sais qu'il y a un diamant dans cette demeure* ». Le respect des critères (A-) est assez facilement analysé et conduit à qualifier cette croyance de « rationnelle ».

Au regard de l'action (ex : tenter le vol avec effraction et rester longtemps sur place) il est possible de déterminer si pour le voleur cette croyance est de fait un savoir, à tort ou à raison.

Remarque : la croyance qualifiée de « rationnelle » se caractérise par un respect suffisant des critères (A-), ainsi Perette qui rêve et croit pouvoir faire fortune avec son lait (le scénario que développe la fable de La Fontaine se tient). Sa prémisse principale, outre le désir de faire fortune, est que tout va se dérouler comme prévu, en premier lieu qu'elle arrivera au marché avec son pot de lait (critères (B-)). Hélas non ! Beaucoup de croyances, de crédulité, sont « crédibilisées » par le raisonnement, la tenue de l'édifice d'idées (critères (A-)) : il faut remonter aux prémisses, critères (B-), pour les discuter. C'est le cas des escroqueries.

(3-) Je crois en lui

Par exemple, à mon enfant. Cette croyance peut reposer sur un raisonnement inductif, fondé sur un faisceau de perceptions relatives à l'*ingenium*¹⁴ de la personne en cause, ainsi qu'à ses dires et faire. Le raisonnement peut plus ou moins se tenir (critères (A-)). Ce raisonnement aboutit à une prémisse qui caractérise la personne en cause, prémisse qui conforte le raisonnement (cohérence) et qui fondera les raisonnements futurs quant aux dires et faire de cette personne (critères (B-)). Si le raisonnement se tient vraiment bien, cette prémisse peut-être presque une certitude, un « savoir ».

Bien évidemment, d'autres prémisses peuvent fonder cette croyance, dont celles poussées par le désir du croyant que cette personne (ex : son enfant) soit ceci ou cela. La présence de cette prémisse poussée par un affect parfois intense conduit alors à confirmer le qualificatif de « croyance » plutôt que de « savoir ».

(4-) Je crois ce qu'il dit

En poussant « Je » dans ces retranchements, cette phrase peut évoluer vers les phrases suivantes : **de grâce à lui (peut-être en tenant compte d'autres dires d'autres personnes), je crois ce qu'il croit à**

14 Jaquet Chantal, "Les transclasses ou la non reproduction" PUF 2014 : « L'*ingenium* renvoie à l'ensemble des traits caractéristiques singuliers d'un individu, qui sont le produit de l'histoire commune, de ses habitudes propres, de ses rencontres avec le monde. L'*ingenium* pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de [l'essence de] son mode de vie, de ses jugements et de son comportement » (p. 99)

je sais ce qu'il sait.

Nous discutons de fait ce 4. ième exemple dans le chapitre suivant *Partage d'une connaissance et qualification par d'autres.*

Caractérisation de l'intuition

La « qualité » de la connaissance comme « intuition » est également estimée selon les critères (A-) de « tenue » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées.

Toutefois, une première caractérisation de l'intuition est de la considérer comme temporaire : elle est soit abandonnée, soit maintenue et dans ce cas qualifiée de « savoir » ou de « croyance ». Cette temporalité permet de distinguer l'intuition du « savoir » et de la « croyance ».

Par le raisonnement (Critère (A-) du « savoir »), il est possible pas à pas soit (1-) de déduire une nouvelle idée à partir d'autres idées (ex: déduire un effet de plusieurs causes "immédiates", les causes premières étant les prémisses), soit (2-) de "remonter" à des idées et même aux prémisses ou causes premières (les élucider, élucider l'essence de la chose) à partir d'idées, dont les idées à propos de faits, d'affections : démarches respectivement (1-) déductive et (2-) inductive.

Nous distinguons deux intuitions :

(1-) Intuition déductive ou inductive : l'intuition à propos d'une chose¹⁵ « court-circuite » le raisonnement pas à pas¹⁶, qu'il soit déductif ou inductif à propos de celle-ci. C'est l'intuition du mathématicien qui « sait » qu'un théorème est vrai sans en remplir des pages (déduction), ou celle du scientifique qui devine la loi, le modèle à appliquer, en considérant un ensemble de faits (induction), ou celle d'un éducateur devinant les causes profondes du comportement d'un élève (induction), ou celle d'un paysan pronostiquant une bonne récolte sans pour autant décrire précisément comment ça va arriver (déduction). Dans les 2 cas, intuition déductive ou inductive, les prémisses à propos de cette chose, posées ou élucidées en court-circuitant le raisonnement, ne sont pas nouvelles. L'intuition est considérée à posteriori comme « bonne » en vérifiant qu'un raisonnement pas à pas, déductif ou inductif confirme celle-ci : respect des (Critères (A-)).

(2-) Intuition créatrice ou imaginative : l'intuition créatrice ou imaginative à propos d'une chose pose à priori des prémisses nouvelles à propos de celle-ci. Pour poser de telles prémisses, l'intuition est personnelle, sujette à doute. L'intuition est considérée à posteriori comme « bonne »

¹⁵ Chose de l'étendue ou de la pensée.

¹⁶ Pour Locke, cité dans wikipedia, « *La connaissance intuitive est la perception immédiate de la convenance ou de la disconvenance des idées entre elles, sans idée intermédiaire* »

article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza

en vérifiant qu'un raisonnement pas à pas, déductif ou inductif conduit à un édifice d'idées qui se tient à propos de cette chose, à savoir cohérence et complétude de l'édifice d'idées : respect des (Critères (A-)) et acceptation de ces nouvelles prémisses (Critères (B-)).

L'intuition créatrice ou imaginative est également temporaire, procède d'une inclination personnelle à concevoir une idée à propos d'une chose, inclination ressentie comme telle du fait de l'absence, au départ, d'argumentation raisonnée étayant cette intuition

Souvent l'intuition est accompagnée du désir de la confirmer ensuite rationnellement (une démonstration pas à pas, une nouvelle théorie) ou factuellement (une œuvre, dont une œuvre d'art)¹⁷. Tôt ou tard, une intuition est soit abandonnée, soit pérennisée en un « savoir », parfois une réalisation, ou une « croyance ». C'est l'objet du paragraphe suivant.

De l'intuition au savoir ou à la croyance ou à rien

Dans les paragraphes précédents, nous avons caractérisé la « connaissance » (ou entendement) en « savoir », « croyance », « intuition » en l'analysant au regard des critères (A-) et (B-).

Nous avons aussi caractérisé la « connaissance » dans la durée : les savoirs et les croyances persistent jusqu'à être remis en cause, cette remise en cause étant le plus souvent un processus « lourd » de réfutation (Popper, Kuhn) d'ailleurs jamais exempt d'affects (Kuhn)¹⁸ et le plus souvent à l'occasion de débats et de partages (voir chapitre suivant), alors qu'une intuition est temporaire et peut conduire (1-) à plus rien, (2-) à un savoir, (3-) à une croyance.

En mobilisant les quatre modes de perception de l'entendement et les quatre types de connaissances définis par Spinoza, il est possible de discerner puis de qualifier une connaissance en tant qu'intuition en savoir ou croyance en considérant le processus dynamique durant lequel l'intuition devient soit un savoir, soit une croyance, soit rien, sachant que le « savoir » est la connaissance des 2. et 3. genre nourrie par le 4. mode de perception de la connaissance et que la « croyance » est une connaissance vague ou du 1. genre nourrie par les 3 premiers modes de perception (selon nos fondements (Sb-) et (Sc-)).

L' intuition à propos d'une chose devient un savoir, une connaissance du 2. genre, SI les 2 conditions suivantes sont satisfaites :

(a-) les prémisses posées sont suffisantes pour fonder un édifice d'idées qui se tient (à savoir

¹⁷ Une suite d'actions aboutissant à une œuvre, dont une œuvre d'art, est une démonstration rationnelle.

¹⁸ Voir dans [article \(A-1\) Argumentation pour des raisons multiples à propos d'une chose](#), la mobilisation de Léna Soler, «Popper et Kuhn sur les choix inter-théoriques », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 11-1 | 2007, mis en ligne le 27 juin 2011

article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza

critères (A-) cohérence et complétude) ET (b-) SI des prémisses sont poussées par ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose, ALORS cette perception doit faire l'objet d'un large consensus : C'est une perception du 4. mode (Spinoza, TRE). Une intuition qui évolue en savoir est une « bonne » intuition.

Remarque 1 : une intuition peut devenir un savoir alors même qu'aucune de ses prémisses ne procèdent de perceptions de nécessités ou de lois de la nature¹⁹.

Remarque 2 : Lorsque une intuition créatrice devient un savoir, la connaissance du 1. genre que peut être cette intuition devient une connaissance du 3. genre, connaissance de l'essence des choses, essence conçue, certes imparfaitement, dès l'intuition.

Si cette intuition ne devient pas un savoir, elle peut néanmoins persister comme « croyance » SI elle est partagée .. pour toutes sortes de « raisons ».

Si non, cette intuition est abandonnée ; c'est alors une « mauvaise » intuition.

Imagination

« Imagination » et « imaginer » sont des termes utilisés de façon très polysémique par les « naïfs » que nous sommes presque tous. Nous avons déjà caractérisé *l'intuition créatrice ou imaginative* dans notre référentiel (F1-) à (F3-) en mobilisant les critères (A-) et (B-). Nous proposons la même démarche pour toute proposition contenant les mots « Imagination » et « imaginer », en analysant les quatre usages épistémiques de l'imagination²⁰ :

1- Mentalisation . Je peux connaître les états mentaux d'autrui en adoptant en imagination sa perspective sur le monde.

En mobilisant notre anthropologie spinoziste, « *les états mentaux* » sont (1-) d'une part *l'ingenium* de la personne, que nous pouvons résumer en ses caractéristiques d'entendement (dont les prémisses de cet entendement et parmi celles-ci les prémisses morales, convictions de la personne) et en ses affects sédimentés (son caractère, ses sentiments), et (2-) d'autre part ses affects du moment, provoqués par des affections du moment (affects provoqués qui peuvent « contredire » les affects sédimentés). « *sa perspective sur le monde* » est composée (1-) des idées, conscientes ou inconscientes, qu'elle a des affections passées (celles qui ont forgé son *ingenium*), (2-) de ses

¹⁹ Même si une mathématique n'est fondée sur aucune prémisses « nécessité de la nature », elle n'est pas une croyance car son édifice d'idées (définitions, postulats, théorèmes déduits et démontrés) se tient, édifice d'idées fondée sur des prémisses nourries de la perception d'essence de choses imaginées.

²⁰ Hart (1988); Yablo ; Kripke ; Vendler ; Recanati ; Putnam (1975) ; Tidman (1994) ; Kind & Kung (2016) ; Williamson, 2016) ; Hopkins (2011) ; Dorsch (2016) ; Gred Gigerenzer ; Herbert Simon ; Koksvisk.

perceptions présentes et (3-) de ce qu'il prévoit ou imagine des perceptions des affections futures.

Compte tenu de notre fondement (F3-)²¹, il y a un recouvrement, une certaine bijection, entre « *les états mentaux* » et « *perspective sur le monde* ».

La *mentalisation* peut donc être également définie en inversant les termes : « *Je peux connaître la perception du monde et la perspective sur le monde d'autrui en adoptant en imagination ses états mentaux* ». Dit autrement : j'imagine me mettre à la place de la personne en prenant ce que je connais de son *ingenium* et j'en déduis sa perception et sa perspective à propos de toute chose de ce monde. Par contre, il se peut très bien qu'une affection d'une chose nouvelle, inattendue ou dans un contexte inhabituel, puisse provoquer un affect inattendu chez elle (au point de dire « ça ne lui ressemble pas » ou « je n'aurais jamais imaginé ça d'elle »).

Quelle que soit la formulation choisie, à propos d'une chose je considère (1-) l'entendement ou la connaissance que cette personne aurait de cette chose (à savoir l'édifice d'idées et les prémisses qui le fonde), (2-) les affects que provoquent l'affection par cette chose, affects à priori non contradictoires avec ses affects sédimentés, son caractère. Par contre, je considère beaucoup plus difficilement les affects provoqués par les affections d'une chose nouvelle, inattendue, ou la même chose mais dans des circonstances inhabituelles.

2- *Planification* . Je peux connaître les possibilités à venir en me projetant dans le futur par l'imagination.

A propos d'une chose, « *connaître les possibilités à venir* » se rapportant à cette chose, c'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, édifice d'idées fondé sur toutes sortes de prémisses, dont celles à propos du « futur » au regard de cette chose. C'est l'examen de cet édifice et surtout de ses prémisses, à l'aune des critères (A-) et (B-), qui permet à un tiers de qualifier cet édifice en « *prévision fiable* », en « *espérance rationnelle ou raisonnée* », en « *pure imagination* », en « *grand n'importe quoi !* ».

3- *Expériences de pensée* . Je peux user de mon imagination pour conduire des expériences « dans le laboratoire de l'esprit » et parvenir ainsi à des connaissances nouvelles.

4- *Épistémologie modale* . L'imagination me renseigne sur ce qui est possible, impossible ou nécessaire.

Nous proposons que l'analyse de ces 2 usages de l'imagination repose sur les critères de

21 (F3-) A propos d'une chose, chacun construit SA raison (entendement, connaissance), car fondée sur des prémisses procédant de ce qu'il perçoit comme nécessité de la nature de cette chose et comme nécessités de sa nature, et fondées sur d'autres prémisses procédant in fine de ses sentiments (ex :désirs de ?? dont d'appartenance, crainte de ?? dont d'être exclu, etc..).

« véracité intrinsèque » et de « véracité extrinsèque » en mobilisant Alquié²² et M.A. Gleizer²³. Une « *expérience de pensée* », que ce soit pour parvenir à des « *connaissances nouvelles* » ou pour savoir « *ce qui est possible, impossible ou nécessaire* », doit être un édifice d'idées qui doit plutôt bien se tenir. S'il se tient bien, cet édifice a une bonne véracité intrinsèque (toutes les idées sont cohérentes entre elles et le tout est assez complet). Pour cela, cet édifice repose sur des prémisses. Si la connaissance nouvelle espérée se rapporte à une chose réelle (chose de la nature, institution humaine), il est nécessaire que, parmi les prémisses, des prémisses suffisantes procèdent des nécessités de la nature de la chose en question : les idées doivent correspondre aux choses qu'elles représentent (vérité extrinsèque). La « véracité intrinsèque » est suffisante pour conclure que telle chose ou phénomène est impossible ou nécessaire. Seule la véracité extrinsèque valide une nouvelle connaissance ou permet de conclure qu'une chose ou un phénomène est possible lorsque la véracité intrinsèque a montré que c'est théoriquement possible.

Exemple 1 : la relativité générale d'Einstein²⁴ théorise les ondes gravitationnelles (détectées plus de 100 ans après : la vérité extrinsèque confirme la vérité intrinsèque) et rend les trous blancs concevables théoriquement (vérité intrinsèque) mais jusqu'à maintenant jugés impossibles²⁵.

Exemple 2 : un système de Ponzi, montage pyramidal, a une très bonne véracité intrinsèque : c'est un édifice d'idées qui se tient bien ; il repose bien entendu sur des prémisses, dont une souvent non dite mais bien réelle: une population sans cesse renouvelée « investissant » son argent. Un escroc doué comme Madoff²⁶ a su assez longtemps renouveler sa clientèle, mais pas indéfiniment.

Partage d'une connaissance et qualification par d'autres

Remarque : les considérations de ce chapitre sont incluses dans des considérations plus larges sur les « accords »²⁷ ainsi que sur la délibération habermassienne et le consensus par recoupement (Rawls)²⁸.

La connaissance d'une personne est ou non compréhensible, audible ou même supportable, par

22 F. Alquié : *Leçons sur Spinoza - Nature et vérité dans la philosophie de Spinoza, Servitude et liberté selon Spinoza* (2003) Chapitre « *Le naturalisme spinoziste et les mathématiques* »

23 « Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza » in *Philonsorbonne* 5/2011

24 Voir les 4 articles d'Einstein de 1905, Einstein dit « *L'imagination est plus importante que le savoir.* » et « *la physique est de la pensée pure* »

25 « *Un trou blanc, aussi appelé fontaine blanche, est un objet théorique susceptible d'exister au sens où il peut être décrit par les lois de la relativité générale, mais dont l'existence dans l'Univers est considérée comme hautement spéculative* » (Wikipédia)

26 Bernard Madoff, extrait du Monde du 20/12/2008 : « *Lorsque la performance n'était pas au rendez-vous, au lieu de diminuer le rendement distribué aux investisseurs, il prenait tout simplement l'argent des nouveaux investisseurs et l'utilisait pour payer les anciens. De ce fait, il donnait l'impression d'une performance exceptionnelle, sur la base de laquelle il attirait de plus en plus d'investisseurs, mais année après année, il dilapidait le capital que ceux-ci lui avaient confié* »

27 Voir [article \(A-3\)](#) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits

28 Voir [Article \(D-3\)](#) Discussion de Rawls, Habermas, Bourdieu (Marx)

les autres. Même un « vrai » savoir de « science dure » peut ne pas être compréhensible et même être rejeté par d'autres²⁹, ainsi par des pairs d'une autre « école » qui n'acceptent pas la mobilisation de tel modèle ou tel concept dans les prémisses. Cela est encore plus vrai pour une connaissance « naïve » qui, même bien construite (critères (A-)) et considérée comme un « savoir » par celui qui la porte, peut être fondée, pour d'autres, sur des prémisses (critères (B-)) qui relèvent d'affections non perçues par ceux-ci, de perceptions fantaisistes, de préjugés, d'imagination, de désirs chimériques (connaissance du 1. genre de Spinoza), bref, une connaissance qualifiable en « connaissance ratée » ou en « croyance » par les autres.

Quelles sont alors les conditions pour qu'un savoir à propos d'une chose soit partageable ?

Une connaissance est partageable, compréhensible par d'autres si les conditions suivantes sont remplies :

(A-) c'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions (connaissance de Locke et du 2. genre de Spinoza) et sans trop de « raccourcis » intuitifs difficilement compréhensibles (Connaissance intuitive de Locke ou du 3. genre de Spinoza)

ET (B-) si les prémisses posées par celui qui expose sa raison à propos d'une chose sont à peu près acceptées par celui qui l'écoute, les motifs de non acceptation ou de modifications étant multiples : prémisses jugées fantaisistes, déplaisantes, erronées ; prémisses manquantes ; prémisses à modifier, à remplacer,

Rappel : Les prémisses considérées sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, ses désirs, la personne étant aussi bien celui qui expose que celui qui écoute.

ET (C-) Si les affections causées par la personne, physique ou morale, qui porte ce savoir poussent « le récepteur » à poser des prémisses favorisant ou ne compromettant pas cette acquisition.

Remarques : Si la condition (A-) est à peu près respectée et si (B-) les prémisses sont partagées bien qu'elles relèvent, d'après le chercheur ou de celui qui qualifie, de perceptions fantaisistes, de préjugés, d'imagination, de désirs chimériques, alors il s'agit d'une croyance partagée, qui peut être une escroquerie, une théorie du complot, la foi qui sauve, etc.

la condition (C-) peut grandement influencer le partage de la raison d'un autre, ex : une

²⁹ Ex : débat Galilée vs Kepler ; Einstein vs mécanique quantique ; lois de l'attraction des corps de Newton très mal perçue par les cartésiens.

empathie (ou au moins un respect à priori) ou une crainte des conséquences sociales peut favoriser l'acceptation de prémisses contestables. Une antipathie (dont un irrespect allant jusqu'au désir d'humilier) ou une méfiance peut être suffisante pour provoquer le rejet d'une raison bien construite (critères (A-))³⁰ sur des prémisses largement acceptées (critères (B-))³¹.

Les conditions (A-) à (C-) nous conduisent à considérer les affects de celui qui écoute, et ce à quoi ils le poussent au moment de sa perception de la connaissance de la personne qui parle, que cette personne soit physique (ex : un médecin ou un professeur) ou morale (ex : une institution). Ces affects sont nommés « émotions épistémiques » et l'objet du chapitre suivant est d'en considérer quelques unes.

Modes de perception et émotions épistémiques

Dans ce chapitre, à titre d'exemple, nous considérons tout d'abord trois émotions épistémiques au regard de nos trois conditions (A-) à (C-) de partage du savoir : la confiance épistémique de G. Origgi, et ce qui relève de la « testimonial injustice » et de la « hermeneutic injustice » de M. Fricker. Nous considérons également les quatre « options » ou prédispositions épistémiques émotionnelles envisageables présentées dans le séminaire « épistémologie naïve » de P. Engel. Nous considérons enfin le concept de « discrimination épistémique » du séminaire de M. Bessone.

La confiance

D'après G. Origgi, la confiance épistémique serait une composante importante de l'épistémologie « naïve » dans la mesure où « *The greater part of our knowledge is acquired from other's people spoken or written words.* »³². Ainsi, le mode de perception de la connaissance le plus mobilisé serait le « ouïe-dire », premier mode de perception décrit par Spinoza dans le T.R.E., mode de perception très peu fiable selon celui-ci. Pour Spinoza, le seul mode de perception fiable est le quatrième (perception d'une cause immédiate ou de l'essence de la chose). Selon Spinoza, le dire ou l'écrit de quelqu'un ne vaut « savoir » pour un autre que s'il est reconnu comme une connaissance du 2. ou 3. genre. Avec notre thèse de raisons possiblement multiples à propos d'une chose, le dire ou l'écrit de quelqu'un n'est reconnu comme un « savoir » par un autre que s'il répond aux trois conditions que nous avons définies au chapitre précédent. La condition (B-) souligne qu'il faut accepter les prémisses poussées par des affects, des sentiments, de la personne qui porte ce savoir. La condition

30 Rappel : nous écrivons « critères (A-) » (B-) ou (C-) au lieu de « critères [relatifs aux conditions] (A-) »

31 Raison principale de l'anonymat, par exemple, des copies d'épreuves de l'agrégation de philosophie

32 G. Origgi : chap 5. *what does it mean to trust in epistemic authority?* Of The Concept of Authority, multidisciplinary approach: from epistemology to the social sciences (2007)

(C-) souligne qu'il faut compter également avec les affects de celui qui écoute ou lit, dont ceux vis à vis du porteur du savoir, affects qui pourraient être poussés par des affections relevant de « l'imitation des affects » et de la « puissance de la multitude » : le savoir d'une personne dont nous nous sentons proches ou d'une personne ayant une autorité ou un pouvoir institutionnel sur nous peut sembler plus « convainquant » même si les conditions (A-) et (B-) ne sont pas vraiment remplies.

Parmi ces affects vis à vis du porteur et de sa raison à propos de la chose, y en a-t-il qui poussent à la confiance, jusqu'à faire sien tout ou partie de cette raison ?

G. Origgi décrit ainsi la confiance : « *La confiance est un état cognitif et motivationnel complexe, un mélange de rationalité, de sentiments et d'engagement.* »³³. Le « mélange » que nous proposons est composé de nos trois conditions (A-) à (C-)³⁴ et permet de mieux cerner ce qui relève de la « rationalité » et des « sentiments »³⁵. Par contre, nous faisons quelques réserves sur « l'engagement » et sur ce que G. Origgi souligne ensuite : « *Faire confiance implique donner aux autres un certain pouvoir sur nous-mêmes et accepter la vulnérabilité que cela comporte.* ».

Il peut certes y avoir un engagement volontaire de notre part, ex : choisir le passant à qui demander son chemin, choisir le spécialiste recommandé, et dans ce cas on lui « donne » « *un certain pouvoir sur nous-mêmes et on accepte la vulnérabilité que cela comporte.* ». Mais le plus souvent, on n'a pas la possibilité de choisir celui qui sait, ou on se sent obligé de choisir telle personne et pas une autre et ce pour toute sorte de raisons, ex : pour ne pas fâcher quelqu'un, parce qu'il est le représentant et l'interlocuteur désigné d'une institution puissante ou d'une école de pensée dont dépend en partie notre réussite académique. Toutes ces raisons relèvent d'affections du type « imitation des affects » et « puissance de la multitude ». Des « autres ont un certain pouvoir sur moi et je suis *résigné* à la vulnérabilité que cela comporte ». Ces affections peuvent pousser à accepter leur savoir, malgré quelques problèmes de construction (condition (A-)) ou malgré des prémisses que l'on pourrait trouver discutables (condition (B-)).

Au regard des affects relatifs aux conditions (A-) et surtout (B-), l'intensité des affects relatifs à la condition (C-) (que ceux-ci poussent à la confiance, au « désir de.. » ou à la « crainte de.. ») peut

33 Extrait de la présentation de l'ouvrage « *Qu'est-ce que la confiance?* » Gloria Origgi (Vrin)

34 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses poussées par les affects envers la personne qui acquiert ou dit sa connaissance.

35 Notre condition (A-) relève de la rationalité. Les conditions (B-) et (C-) relèvent en grande partie des sentiments. Des exemples de scénarii cognitifs temporels faisant se succéder l'examen de ces conditions peuvent être développés, ex : choisir et accoster quelqu'un pour lui demander le trajet vers la gare ; aller chez un médecin choisi ou désigné et lui soumettre ses troubles, puis aller chez d'autres jusqu'à « connaître » le diagnostic et la posologie que l'on désire entendre.

article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza

être déterminante pour adopter ou rejeter un savoir ou une croyance. Cette intensité est souvent liée à des affections du type « *imitation des affects* » ou « *puissance de la multitude* », affections poussant à des désirs d'appartenance ou de crainte d'être exclu ou désir de « réussir », etc....

« *testimonial injustice* » et « *hermeneutic injustice* »

Selon C. Hookway³⁶ « *Fricker has provided compelling accounts of two kinds of epistemic injustice, « testimonial injustice « and 'hermeneutic injustice* ».

« *Someone is a victim of hermeneutic injustice when they lack the resources, usually conceptual resources, that are required for formulating important problems, condition (B-), or for addressing them systematically* », condition (A-) notamment complétude (« *systematically* »).

Testimonial injustice arises when someone lacks credibility: their assertions are not accepted by those to whom they are directed. Moreover, someone may be treated as lacking credibility because this is the result of the application of stereotypes, for example, gender or racial stereotypes.

(Condition (C-)). Cela peut aller jusqu'à ce que Katherine Puddifoot nomme « *Epistemic Discrimination* »³⁷.

Ensuite C. Hookway présente des « *'intrinsically epistemic' forms of injustice but that do not involve testimonial exchanges and, thus, cannot be understood in terms of testimonial injustice or hermeneutic injustice* » en particulier le fait que « *someone who lacks the capacity to make assertions that will be taken seriously already lacks capacities that are required for them to be active members of an epistemic community at all.* », condition (C-) dont stéréotypes ou « puissance » liées à la position sociale, ex : étudiant (vs professeur)³⁸ à qui il est interdit de remettre en cause les dires du professeur : il faut une appartenance reconnue dans ce milieu, milieu académique ou autre pour se permettre cette outrecuidance.

Les prédispositions épistémiques émotionnelles

Nous considérons quatre « *options* » ou prédispositions épistémiques émotionnelles :

- 1- Les émotions entravent nos pratiques épistémiques (thèse d'exclusion (Sheffler , 1977)),
- 2- Les émotions facilitent nos pratiques épistémiques (thèse instrumentale (de Sousa (1987) et Damasio (*L'erreur de Descartes*, 1995)),
- 3- Les émotions rendent possibles nos pratiques épistémiques (thèse constitutive (Hookway,

36 Dans son article « *some varieties of epistemic injustice: reflections on fricker* » downloaded from <https://www.cambridge.org/core>. OECD - LIBRARY and ARCHIVES

37 Puddifoot, K. (University of Birmingham) : « *Dissolving the Ethical/Epistemic Dilemma over Implicit Bias* ; Philosophical Explorations ».

38 Exemple donné par C. Hookway dans l'article cité.

2003))

4- Les émotions elles-mêmes entrent dans des relations de justification (thèse directe).

Les émotions étant par définition hors rationalité, ce qu'elles poussent ou provoquent est aléatoire et non probabilisable : ça s'est passé comme cela mais ça aurait pu se passer autrement avec autant de « bonnes raisons ». On peut donc trouver de multiples exemples illustrant les quatre thèses ci-dessus. Certaines émotions ou sentiments poussent plus que d'autres à certaines « options », l'option poussée étant celle de l'émotion la plus intense du moment, celle-ci pouvant être un affect sédimenté de son *ingenium*³⁹ ou une émotion provoquée par une affection du moment (ex : un adolescent en conflit avec un professeur), dont celle relative à l'imitation des affects ou à la puissance de la multitude.

Nous analysons ces prédispositions et nous discutons ces thèses au regard des conditions (A-), (B-) et (C-) énoncées dans le chapitre précédent⁴⁰.

1. Les émotions entravent nos pratiques épistémiques (thèse d'exclusion)

Sheffler (1977, p. 171) pose une opposition entre raison et émotions : « *Cognition is sober inspection; it is the scientist's calm apprehension of fact after fact in his relentless pursuit of Truth. Emotion, on the other hand, is commotion – an unruly inner turbulence fatal to such pursuit but finding its own constructive outlets in aesthetic experience and moral or religious commitment* ».

Scheffler se limite à prendre en compte notre condition (A-) et une condition (B-) avec seulement des prémisses fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose (« *fact after fact* »). C'est une forte limitation, même en ne considérant qu'une connaissance du type « science dure ». Cette forte limitation de l'étendue des « connaissances » conduit effectivement à exclure beaucoup de monde, et pas seulement celui « *finding its own constructive outlets in aesthetic experience and moral or religious commitment* » car effectivement beaucoup de gens, même ceux désirant connaître, n'ont pas cette vision étriquée de la connaissance.

2. Les émotions facilitent nos pratiques épistémiques (thèse instrumentale).

Nos critères [relatifs aux conditions] (B-) permettent d'explicitier les 2 citations suivantes⁴¹, citations compatibles avec notre fondement (F3-)⁴².

« Les émotions sont des espèces de motifs de saillance entre des objets d'attention, des lignes d'enquête et des stratégies inférentielles » (de Sousa, 1987, p. 196).

39 Jaquet Chantal, "Les transclasses ou la non reproduction" PUF 2014 : « L'*ingenium* renvoie à l'ensemble des traits caractéristiques singuliers d'un individu, qui sont le produit de l'histoire commune, de ses habitudes propres, de ses rencontres avec le monde. L'*ingenium* pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de [l'essence de] son mode de vie, de ses jugements et de son comportement » (p. 99)

40 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses poussées par les affects envers la personne qui acquiert ou dit sa connaissance.

41 Citées dans la présentation du séminaire EHESS « épistémologie naïve » du 21-04-20

42 Rappel : A propos d'une chose, chacun construit SA raison

Selon Damasio (L'erreur de Descartes, 1995), les émotions restreignent la classe des options pertinentes pour la décision et la formation du jugement.

Parmi les prémisses de l'édifice d'idées à propos d'une chose (prémisses directement exprimées ou causes d'autres idées exprimées), certaines sont poussées par des affects, des désirs. Ces désirs peuvent être partagés par d'autres qui sont alors assez curieux pour les chercher (« *motifs de saillance entre des objets d'attention, des lignes d'enquête et des stratégies inférentielles* ») et heureux de les trouver. Comme le précise Damasio, ces affects, ces désirs peuvent être assez intenses pour en oublier d'autres prémisses importantes, pour donc restreindre « *la classe des options pertinentes* » peut-être « *pour la décision et la formation du jugement* » mais d'abord pour l'acquisition de la connaissance elle-même⁴³ : durant l'acquisition de connaissance, chacun peut être poussé à ne s'intéresser qu'à ce qu'il désire, au risque de points aveugles.

Par contre, dans la phrase suivante de la même présentation la « *notion d'une rationalité idéale indépendante des émotions* » est à discuter :

« La thèse instrumentale rend compte de la rationalité limitée, mais ne menace pas l'intelligibilité de la notion d'une rationalité idéale indépendante des émotions ».

Comme nous le montrons dans l'[article \(A-1\) Argumentation pour des raisons multiples à propos d'une chose](#), aucun édifice d'idées qui se tient ne peut reposer que sur des prémisses fondées sur des nécessités de la nature : il y a in fine toujours des prémisses poussées par des affects. Cela est particulièrement vrai en mathématique. Aucune prémisses d'une mathématique (ex : géométrie d'Euclide) ne repose sur des nécessités de la nature : elles reposent toutes in fine sur des désirs (ex : pour Euclide peut-être un désir de « coller » aux perceptions⁴⁴ ; pour Cardan⁴⁵ peut-être un désir de complétude). Même une rationalité qui semble « idéale » comme une mathématique est dépendante des émotions, des désirs de ceux qui la crée. D'ailleurs, définir une « *rationalité idéale* » par « *rationalité indépendante des émotions* » procède déjà d'un désir, désir d'une barrière clairement établie entre rationalité et émotions. Le qualificatif « idéal » doit forcément être associé à des idées, à des critères de jugement. Lesquels ? Et poussés par quoi ?

Enfin, dans cette thèse « *instrumentale* », les conditions ou critères (C-), à propos des affects vis à vis de celui qui porte la connaissance semble ignorés. L'hypothèse implicite est peut être une connaissance perçue comme désincarnée avec laquelle la mise en relation est instrumentale (ex : livre, personne suscitant l'indifférence ou apprenant indifférent). Cela peut exister.

43 Damasio a surtout étudié les liens entre émotions et décisions dont jugement et non l'acquisition de connaissances.

44 Néanmoins, sur notre terre sphérique, même sur une mer d'huile, une géométrie plane relève d'une perception erronée.

45 Vers 1545, Cardani invente le nombre « sophistiqué » que Descartes (par dérision ?) appellera nombre imaginaire.

3. Les émotions rendent possibles nos pratiques épistémiques (thèse constitutive).

« Une réponse satisfaisante aux problèmes centraux de l'épistémologie peut et doit faire appel aux émotions et aux traits de caractère ou habitudes. Leur rôle n'est pas seulement de rendre nos délibérations et évaluations plus efficaces; ils peuvent contribuer à révéler la manière dont de telles évaluations sont tout simplement **possibles** » (Hookway, 2003, p. 81).

Cette citation est une conclusion d'un article de C. Hookway. Dans cet article de 2003⁴⁶, Hookway constate que « *Ethics and epistemology are both concerned with aspects of our evaluative practice* ». Tout en distinguant bien ce qui est évalué (« *in ethics, we are concerned with issues of right and wrong, virtue and vice, moral obligation, and so on; and in epistemology, it is most commonly assumed that we are interested in whether states count as knowledge or as justified beliefs, whether beliefs and strategies of belief formation are rational* ») il souligne que (1-) « *most ethical theories attach importance to affective states, such as emotions* » et déplore que (2-) « *there is little emphasis on the role of traits of character - habits and virtues - in ensuring our epistemic well being, although, once again, such states have a central role in most moral theories, not only in those that can be described as 'virtue ethics'* ». Il propose donc que, pareillement à l'éthique, l'épistémologie s'attache à considérer les états affectifs, les émotions ainsi que les habitudes et les vertus pour apprécier le « bien être épistémique » de chacun.

Nos prémisses fondamentales (F1- à F3-) s'appliquent à tout édifice d'idées qui se tient à propos d'une chose, cette chose pouvant être aussi bien une connaissance « science dure » qu'un sujet à dimension morale (ex : la responsabilité sociale des entreprises (RSE)), avec souvent des prémisses qui sont des énoncés moraux poussés par les affects (ex : énoncés de « justice » ou « mérite » désirés ou détestés et craints). Les préconisations épistémiques de Hookway nous semblent donc tout à fait pertinentes, et en particulier pour toute connaissance du type SHS (économie, sociologie, etc..) pour lesquelles des prémisses morales sont posées explicitement ou implicitement avec d'autres prémisses (ex : choix de concepts caractérisant une « école »).

Pratiquement, c'est en respectant les critères (B-) que nous pouvons mettre en œuvre ce qui est proposé par Hookway. Notons que les critères (C-), à propos des affections causées par la personne physique ou morale qui porte ce savoir, ne sont pas abordées.

4. Les émotions elles-mêmes entrent dans des relations de justification (thèse directe).

« La thèse directe est compatible avec la thèse constitutive. Elle considère les émotions comme des états mentaux qui jouent un rôle direct (et éventuellement constitutif) dans l'enquête, à savoir:

1. Les émotions justifient (prima facie) des croyances.

2. Les émotions sont justifiées (prima facie) par des croyances.

46 « *affective states and epistemic immediacy* » METAPHILOSOPHY Vol. 34, Nos. 1/2, January 2003

Notre analyse de cette « thèse directe », en mobilisant notre approche, s'appuie sur les concepts « *d'objet formel* » et « *d'objet matériel* » développés⁴⁷ pour l'explicitier :

L'approche d'une émotion, qualifiée respectivement de « morale », « esthétique » ou « épistémique », exemplifiant un objet formel (ex resp : justice, élégance, la connaissance) par un objet matériel (ex resp : une action, une œuvre d'art, une croyance), est inhérente à notre approche fondée sur les énoncés (F1-) à (F3-) et le respect des critères (A-), (B-) et (C-).

Des prémisses (selon (B-) et (C-)) de tout édifice d'idées qui se tient sont assimilables à ces objets *formels* (ex : un énoncé moral désiré, une caractéristique esthétique choisie car elle est supposée plaire à son public, une soif de connaissance d'un au delà) et toutes les idées et propositions composant l'édifice qui en sont déduites (en respectant les critères (A-)) sont autant d'objets *matériels* (ex : une loi sur la compétitivité ou une organisation caritative, une œuvre d'art, une certaine lecture du jugement dernier dans l'apocalypse).

La cohérence des idées entre elles (cohérence nécessaire à la tenue et crédibilité de l'édifice d'idées) et avec les prémisses poussées par des affects, des émotions, est de fait une justification réciproque des objets formels (les prémisses) et des objets matériels (idées mais aussi leurs éventuelles réalisations matérielles). Bien souvent, les prémisses peuvent être perçues comme un peu abstraites (ex : solidarité) mais les idées qui en sont déduites sur un sujet donné (ex : loi relative au R.S.A.) les illustrent, les rendent plus concrètes, les exemplifient. Cela vaut pour les émotions morales, esthétiques et bien sûr épistémiques. Par exemple, une prémisse « confiance en l'homme de science » conduit à justifier et croire un discours académique et l'adhésion à ce discours justifie et renforce cette confiance. Toutefois, l'adhésion à ce discours n'est pas forcément liée qu'à cette prémisse « confiance » mais aussi à d'autres prémisses, ex : désir de comprendre les phénomènes, désir d'un modèle marquant un « début » (comme le big bang) rappelant la création divine, etc..

La norme de connaissance pour l'action⁴⁸

Le naïf prend en compte à sa façon l'injonction « *on ne doit agir que sur la base de ce qu'on sait* » en appréciant la qualité de son savoir, mais qualité mis en balance avec les enjeux : « *le savoir est sensible aux enjeux* ». En mobilisant nos fondements (F1-) à (F3-) et nos critères (A-) et (B-) nous pouvons analyser un édifice « naïf » d'idées à propos de la connaissance et de la décision d'action. En supposant que « ça se tient à peu près » (critères (A-)), les critères (B-) sont

47 Deonna & Teroni (2012) ;

48 Aristote EN III , 1111a22-1111b23 ; Kant (*pragmatische Glauben*) ; De Rose (2002) ;

déterminants car les prémisses de l'édifice fondent aussi bien le savoir que la décision, ex : un désir intense de ce qui est escompté de l'action ou une crainte très forte⁴⁹ des effets de « l'échec » de l'action influent grandement sur « oser ou pas » : quelle que soit la perception de la qualité de la connaissance (voir paragraphe *Concept de connaissance* à propos de la qualification de la connaissance en « savoir », « croyance rationnelle ou non », « intuition »), ce sont in fine les affects qui poussent ou non à la décision. Les affects peuvent parfois être suffisamment intenses pour se satisfaire de « convictions », de « croyances ».

La fonction sociale de la connaissance

Le désir de comprendre et de se faire comprendre poussent beaucoup de gens à avoir un édifice d'idées qui se tient à propos de toute chose (énoncé (F1-)) et notre chapitre *Partage d'une connaissance et qualification par d'autres* présentent les critères (A-) à (C-) pour que ce partage soit plus ou moins réalisé. Les critères (A-) et (B-) permettent de mieux constater les « *compromises with respect to accuracy* », ex : tolérer ou non quelques « trous dans la raquette » (critères (A-)), ne pas retenir certaines prémisses et en ajouter d'autres (critères (B-)). Mais l'examen des critères (C-) (à propos des affections causées par la personne, physique ou morale, qui porte ce savoir pouvant pousser « le récepteur » à poser des prémisses favorisant ou ne compromettant pas ce partage) est également très important pour expliquer une adhésion « aveugle » ou un rejet « inexplicable » au regard des critères (A-) et (B-) : peut être que « *the concept of knowledge is used to flag approved sources of information* » mais ça ne suffit pas de ne considérer que les éléments « objectifs » de celui qui fournit l'information (ex : « *Fred, who is up a tree* » est peut-être bien placé pour voir le tigre, mais vraiment je ne sens pas du tout ce mec).

Discriminations épistémiques

Plusieurs philosophes mobilisent le concept de « discrimination épistémique », ainsi K. Puddifoot. Nous proposons d'appréhender ce concept en utilisant notre démarche présentée dans le chapitre *Partage d'une connaissance et qualification par d'autres*.

Dans l'introduction de son article⁵⁰, K. Puddifoot définit ainsi la discrimination épistémique :

« Epistemic discrimination is prejudice, bias and discriminatory action suffered by individuals in their position as epistemic agents, that is, as individuals who can acquire knowledge, justified belief or understanding. Epistemic discrimination can be intentional or unintentional. It can be the result of the actions of an individual or deep structural inequalities in society, or a combination of the two. When epistemic discrimination against someone occurs, a person unduly denied access to the resources and opportunities that they would need to be successful givers and recipients of epistemic goods like knowledge.

49 Dont « epistemic anxiety » de Nagel (2010)

50 Chapter 4 *Epistemic Discrimination* Katherine Puddifoot, University of Birmingham

They are often denied these resources and opportunities, as a result of their social group membership. Members of stigmatized and marginalized groups are especially vulnerable to epistemic discrimination because of the stereotypes that others apply to them and their exclusion from positions of power in which they could facilitate an improvement to their epistemic situation. ».

Nous proposons une analyse de cette définition avec notre approche mobilisant nos critères (A-), (B-) et (C-)⁵¹ pour qualifier une connaissance. Nous montrons que ces critères peuvent être également des critères conduisant à discriminer intentionnellement ou non.

« La discrimination épistémique est un préjudice, un parti pris et une action discriminatoire subis par des individus en leur qualité d'agents épistémiques, c'est-à-dire en tant que personnes qui peuvent acquérir des connaissances, des croyances ou une compréhension justifiées.

Le Larousse donne deux définitions principales de la « discrimination » :

- (1-) Action de séparer, de distinguer deux ou plusieurs êtres ou choses à partir de certains critères ou caractères distinctifs ; distinction : Opérer la discrimination entre l'indispensable et le souhaitable.
- (2-) Fait de distinguer et de traiter différemment (le plus souvent plus mal) quelqu'un ou un groupe par rapport au reste de la collectivité ou par rapport à une autre personne : Le sexisme est une discrimination fondée sur le sexe. Discrimination raciale

Le propos de K. Puddifoot et des auteurs qu'elle cite (dont M. Fricker) se rapporte à la deuxième définition. D'après notre approche, ce sont alors plutôt les critères (C-) (*prémises poussées par les affects envers la personne qui acquiert ou dit sa connaissance*) qu'il faut mobiliser car ils sont supposés prendre le pas sur les critères (A-) et (B-) : même si la connaissance de la personne discriminée satisfait « objectivement » à ces critères, les prémisses des critères (C-) poussent à délégitimer cette connaissance. Cette discrimination semble donc intentionnelle. Ce n'est pas toujours le cas : *« La discrimination épistémique peut être intentionnelle ou non. ».*

Toutefois, les raisons évoquées par K. Puddifoot ont trait aux « ressources et aux opportunités » à acquérir ou à avoir pour être capable de partager ou de recevoir des « biens épistémiques » :

« Cela peut être le résultat des actions d'un individu ou de profondes inégalités structurelles dans la société, ou une combinaison des deux. Une discrimination épistémique contre quelqu'un se produit lorsqu'une personne lui refuse indûment l'accès aux ressources et aux opportunités dont il aurait besoin pour être donneur et destinataire accompli de biens épistémiques comme la connaissance. Il se voit souvent refuser ces ressources et opportunités en raison de son appartenance à un groupe social. Les membres de groupes stigmatisés et marginalisés sont particulièrement vulnérables à la discrimination épistémique en raison des stéréotypes que les autres leur appliquent et de leur exclusion des postes de pouvoir dans lesquels ils pourraient faciliter une amélioration de leur situation épistémique ».

Selon notre approche, le refus de « l'accès aux ressources et aux opportunités dont il aurait besoin pour être donneur et destinataire accompli de biens épistémiques comme la connaissance » est uniquement poussées par des prémisses des critères (C-). Ce non accès empêche l'acquisition des

51 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses poussées par les affects envers la personne qui acquiert ou dit sa connaissance.

compétences pour donner ou recevoir une connaissance qui n'est pas remise en cause (critères (A-) et (B-) non mobilisés comme si ces critères ne sont pas à discuter). Ces prémisses des critères (C-) peuvent être fondées sur des affects ou des préjugés conscients ou inconscients.

Toutefois, en reprenant notre approche, nous pouvons montrer que même si les critères (C-) ne provoquent pas de discrimination (ex : (1-) pas de préjugés (conscients ou inconscients) à priori pour lui interdire l'accès aux « ressources et aux opportunités » ; (2-) appréciation des critères (A-) et (B-) non biaisée par des critères (C-)), au moins les critères (B-) peuvent être source de discrimination. En effet, les prémisses⁵² qui fondent la connaissance d'une chose, un édifice d'idées qui se tient, peuvent être, pour d'autres, différentes, incompréhensibles, inacceptables, du fait par exemple de convictions (d'une vision du monde) issues de la culture dominante⁵³ d'une société multi-culturelle comprenant des « groupes stigmatisés et marginalisés ... particulièrement vulnérables à la discrimination épistémique ». Cette connaissance peut alors être rejetée, discriminée, et ce aussi bien de « bonne foi » donc inconsciemment que consciemment. Un rejet, pouvant conduire à une discrimination, fait donc l'impasse sur la possibilité a minima d'un « consensus par recoupement »⁵⁴, concept développé par J. Rawls⁵⁵.

Le philosophe Kasper Lippert-Rasmussen⁵⁶ propose une définition très formalisée de toute discrimination en acte, qu'elle soit positive ou négative.

« *The general character of discrimination (for and against) is this:*

X discriminates against (in favour of) Y in dimension W iff: (i) X treats Y differently from Z (or from how X would treat Z, were X to treat Z in some way) in dimension W; (ii) the differential treatment is (or is believed by X to be) disadvantageous (advantageous) to Y; and (iii) the differential treatment is suitably explained by Y's and Z's being (or believed by X to be) (members of) different, socially salient groups. » soit

« *Le caractère général de la discrimination (pour et contre) est le suivant:*

X discrimine (en faveur de) Y sur la dimension W ssi: (i) X traite Y différemment de Z (ou de la façon dont X traiterait Z, si X traitait Z d'une manière ou d'une autre) sur la dimension W; (ii) le traitement différentiel est (ou est considéré par X comme étant) désavantageux (avantageux) pour Y; et (iii) la différence de traitement s'explique de manière appropriée par le fait que Y et Z sont (ou que X croit être) (membres de) groupes socialement saillants différents. »

Cette discrimination en acte est fondée sur une argumentation, un édifice d'idées qui se tient,

52 Rappel : prémisses procédant de ce qui est perçu par chacun comme nécessité de la nature de cette chose et comme nécessités de sa nature, et fondées sur d'autres prémisses procédant in fine de ses sentiments

53 Certains expliquent la sur-représentation des agrégés philo de l'ENS Ulm par le fait que les correcteurs, souvent issus ou proches de l'ENS Ulm reconnaissent et apprécient d'emblée (critères (A-) et (B-)) une dissertation « façon ENS-Ulm ».

54 Le « *consensus par recoupement* » permet des accords sur des sujets particuliers, dans cet article la qualification d'une connaissance, sans nécessité de partager la même vision du monde. Notre [article \(D-3\) Discussion avec Rawls, Habermas, Bourdieu \(Marx\)](#) analyse et discute ce concept en mobilisant la même approche que dans cet article.

55 J. Rawls, *Libéralisme politique*, trad. C. Audard, Paris, PUF, 1995, et J. Habermas et J. Rawls, *Débat sur la justice politique*, Paris, Cerf, «Humanités», 1997

56 Kasper Lippert-Rasmussen : « *the badness of discrimination* » in *Ethical Theory and Moral Practice* 9: 167–185, 2006

argumentation suggérée par cette définition. Notre approche, utilisant surtout nos critères (B-) et (C-), permet d'interroger et de proposer des critères pour déclarer une discrimination « bonne » ou « mauvaise ».

La « *dimension W* » doit nous suggérer le sujet ou l'objet de l'édifice d'idées. Nous proposons trois exemples : (1-) minimiser la mortalité et la saturation des hôpitaux du fait du covid 19, (2-) éradiquer la délinquance des jeunes, (3-) égalité des chances pour étudier. Sur ces trois sujets, des décisions sont à prendre, décisions qui reposent sur des connaissances pouvant être des savoirs, des croyances ainsi que sur des raisonnements qui se tiennent plus ou moins. Parmi ces savoirs et raisonnements, certains sont construits sur la base de classifications⁵⁷, avec un objectif de discrimination, de priorisation, etc, classifications fondées sur des prémisses qui sont des caractéristiques considérées comme *saillantes* au regard de la « *dimension W* ». Ces prémisses sont supposées fonder l'explication de « *la différence de traitement* » « *de manière appropriée* ». Au delà de la qualité de raisonnement (en général correcte, critères (A-)), ce sont d'abord les prémisses (critères (B-)) qui conditionnent la qualité des décisions et le jugement « bon » ou « mauvais » de la décision au regard de l'éventuelle discrimination.

Pour l'exemple (1-) (*minimiser la mortalité et la saturation des hôpitaux du fait du covid 19*), beaucoup de prémisses relèvent de ce qui est perçu par presque tous comme de nécessités de la nature liées au covid 19 et aux hôpitaux, ex : fragilité des personnes âgées, des obèses, des diabétiques ; protéger à tout prix le personnel soignant. Pour les tests, les soins, les mesures de protection, ces groupes sont prioritaires. De même, si des mesures impactant toute la société sont prises (ex : confinement) c'est au regard de ces nécessités afin d'atteindre l'objectif. Bien entendu, d'autres prémisses, issues d'une autre vision du monde, elles aussi relevant de nécessités (ex : la vie dont la vie économique, doit continuer), poussent à discriminer d'autres groupes (ex : restaurants, petits commerces et artisans) et à ne pas les pénaliser par un confinement trop rigoureux.

Pour l'exemple (2-) (*éradiquer la délinquance des jeunes*), certaines prémisses semblent relever de faits indubitables, ex : les maisons d'arrêt sont peuplées en majorité par des jeunes de banlieue non français de souche ; la police et la justice sont submergées d'affaires les concernant. Ces prémisses poussent « logiquement » au « contrôle au faciès » ressenti comme très discriminatoire et à des comportements de la BAC qui fait parfois l'actualité. Bien entendu, d'autres prémisses peuvent être posées (ex : environnement géographique, urbanistique et social, scolarité imprégnée de culture dominante, tout cela conduisant à la marginalisation) pour déjà expliquer la sur-représentation

⁵⁷ Voir article (C-5) *Classes, classification et déclassification*

pénale des « jeunes de banlieue ». Ces autres prémisses montrent déjà que la réponse « contrôle au faciès » est une *différence de traitement* » qui n'est pas une « *manière appropriée* » (c'est une stigmatisation qui marginalise encore plus) et elles conduisent à des réponses plus complexes. Certaines de ces réponses complexes sont mentionnées dans l'exemple suivant.

Pour l'exemple (3-) *égalité des chances pour étudier* les prémisses semblent relever de faits indubitables, ex : environnement géographique, urbanistique et social. Aux USA, ces prémisses ont conduit au *busing*⁵⁸, mesure de discrimination « positive » alors que la France privilégie encore le respect de la carte scolaire. Par contre, ni aux USA et ni en France, la prémisses *scolarité imprégnée de culture dominante* n'est prise en compte alors qu'elle explique en partie le relatif échec de ces mesures.

Dans ces trois exemples, nous avons mobilisé les critères (B-), ceux relatifs au fondement de l'édifice d'idées du sujet étudié (de la « *dimension W* »). Nous pouvons également mobiliser les critères (C-), ceux relatifs aux groupes concernés (groupes discriminés ET groupes ou individus discriminants). Les prémisses relatives à ces critères (C-) peuvent n'avoir qu'un rapport lointain avec la « *dimension W* » de la définition de K. Lippert-Rasmussen. Ils ne sont pas pris en compte explicitement dans celle-ci bien qu'ils peuvent également conduire à des discriminations.

Certaines de ces prémisses peuvent être fondées, par exemple, sur une « *suspicion sur la légitimité* »⁵⁹ qui transcende tout sujet, « *toute dimension W* ». Ces prémisses poussent autant au « contrôle au faciès » qu'à ne pas remettre en cause les doxa de la culture dominante qui imprègnent des institutions qui se veulent universelles.

Une prémisses importante relative aux critères (C-) est le respect ou l'irrespect envers la personne avec qui une connaissance quelconque est partagée .. ou non. Un lien peut être établi entre irrespect et discrimination injustifiée.

L'objet du paragraphe suivant est de discuter ce lien en mobilisant nos critères (A-) à (C-)⁶⁰.

Discrimination injustifiée et irrespect

Pour analyser le respect avec notre approche, nous mobilisons Erin Beeghly⁶¹.

E. Beeghly propose d'analyser le respect ou l'irrespect pour établir qu'une discrimination est

58 Wikipedia : « *En anglais, on appelle *busing* [bus-ing] une organisation du transport scolaire visant à promouvoir la mixité sociale ou raciale au sein des établissements scolaires publics.* »

59 Rachid Benzine : « *Quand vous êtes arabe ou noir, la suspicion sur la légitimité de votre nationalité française est permanente* » ; Interview Olivia Elkaim Publié le 09/11/2020, journal « *La Vie* »

60 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses poussées par les affects envers la personne qui acquiert ou dit sa connaissance.

61 Erin Beeghly (, University of Utah) : « *Discrimination and Disrespect* » In Kasper Lippert-Rasmussen (ed.), *Routledge Handbook to the Ethics of Discrimination*. New York, NY: Routledge. pp. 83 - 96 (2017)

injustifiée [fausse ou erronée] (« *wrong* ») : « *Discrimination is wrong when—and because—it is disrespectful* ».

D'emblée, notre approche permet d'écrire qu'une discrimination est injustifiée si l'édifice d'idées qui l'explique ne se tient pas très bien, à savoir : (1-) ses prémisses (critères (B-) et (C-)) procèdent de préjugés, d'opinions et/ou des trois premiers modes de perception de la connaissance de Spinoza⁶² et/ou (2-) la construction logique est problématique (critères (A-)). A priori dans notre approche seul le non respect des critères (C-) peuvent révéler de l'irrespect envers la personne concernée. Le non respect des critères (B-) et surtout (A-) semble plus liée à des caractéristiques cognitives de la personne discriminante qu'à sa relation irrespectueuse à l'autre.

E. Beeghly « *articule trois conceptions du manque de respect, chacune offrant une manière spéciale de comprendre la manière dont la discrimination injustifiée est irrespectueuse* » :

(1-) « *the mental-state conception of disrespect* » : « *Lorsqu'une personne est jugée à tort comme ayant une moindre valeur morale et est traitée en conséquence...«ce traitement est moralement répréhensible quelle que soit la gravité de ses effets».*

La raison donnée à l'interdiction d'accès des noirs à la plage (comportement amoral aussi bien des hommes que des femmes noires) peut aussi bien être à priori qu'à posteriori. Soit ils sont perçus comme cela (conception de l'homme et de la femme noire relevant d'une opinion, de préjugés ou d'ouïe-dires calomnieux) donc on n'en veut pas sur nos plages ; soit on n'en veut pas sur nos plages donc on les diabolise en étant volontairement de mauvaise foi. Dans le premier cas, nos critères (C-) ne sont pas respectés et cette conception suffit en soi à démonter tout édifice d'idées fondé sur n'importe quelles prémisses dont celle-ci et donc sur n'importe quel sujet pour n'importe quelle décision (« *ce traitement est moralement répréhensible quelle que soit la gravité de ses effets*»). Le deuxième cas (mauvaise foi volontaire) nécessite de rechercher d'autres prémisses poussant à cette mauvaise foi.

(2-) The expressive conception- « *Selon cette conception, le manque de respect se situe dans la signification sociale des actions ou des comportements, expressions de l'opinion selon laquelle certaines personnes sont inférieures ou socialement inacceptables* ». Il y a aussi des conventions pour le manque de respect – montrer du doigt quelqu'un, cracher sur quelqu'un, regarder par-dessus l'épaule d'une personne quand elle parle à quelqu'un, etc. L'expression d'un manque de respect dépend des conventions d'une culture particulière. De telles expressions peuvent également être faites par ignorance des conventions du lieux (enfant qui montre doigt, personne d'une autre culture).

Cette conception s'attache donc uniquement à l'expression de cet irrespect, à l'une de ses conséquences, et pas du tout aux causes de celui-ci. Aucun édifice d'idées à analyser en fonction de nos

62 Voir dans le chapitre *Fondements spinozistes et prémisses fondamentales mobilisés* le fondement Sc.

article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza

critères (A-) à (C-) n'est présenté. L'irrespect n'est donc pas formulé mais il y a supposition que des prémisses poussent à le visibiliser avec un désir plus ou moins conscient d'humiliation. Il y a donc présomption d'irrespect et humiliation avérée, soit poussée par une volition procédant d'un irrespect, soit en absence d'irrespect du fait de l'ignorance des conventions sociales de ce milieu social.

(3-) « The deliberative conception »—« *Une troisième conception du manque de respect - la conception délibérative - offre encore une autre façon de comprendre le manque de respect. Selon cette conception, le manque de respect consiste en un certain type d'échec délibératif - un échec de manifester ce que Stephen Darwall a appelé respect de reconnaissance* ».

Cette conception est à analyser en reprenant entièrement notre démarche présentée dans le chapitre *Partage d'une connaissance et qualification par d'autres*.

Conclusion

Cet article (D-2) *épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza* définit puis mobilise notre approche, mêlant intimement raison et affects et postulant que chacun a sa raison à propos de toute chose, pour discuter des approches des sciences cognitives considérant déjà la raison et les affects ainsi que les affections sociales qu'elles provoquent.

Dans la mesure où notre approche prend en compte toute sorte de raisons ou de connaissances (mathématique, sciences « dures », sciences humaines, connaissance « naïve » de chacun) nous avons également proposé de la confronter à d'autres approches :

dans les articles (D-4) *discussion d'écrits sur la raison, des philosophes grecs à Heidegger*⁶³ et (D-3) *Discussion avec Rawls, Habermas, Bourdieu (Marx)*⁶⁴ pour discuter d'approches mobilisant beaucoup la raison et très peu les affects, sauf à les opposer à la raison,

dans l'[article \(D-1\)](#) *Critique spinoziste des thèses de Orléan&Lordon*⁶⁵ pour discuter d'approches mobilisant les affects et pas du tout la raison,

dans l'[article \(D-5\)](#) *Critique spinoziste d'extraits de SAPIENS de Y.N. Harari*⁶⁶ pour discuter l'approche « mythes » et « légendes » de sa brève histoire de l'humanité, approche oubliant qu'à propos de bien des choses, les « mythes » et « légendes », édifices d'idées qui se tiennent à peu près,

63 B. Pietre (« *Descartes et la raison devenue* » (Paris, décembre 96 - revu en 2003)), Aristote, Protagoras, Heidegger (*Introduction à la Métaphysique*, trad. G. Kahn, Gallimard, Paris, 1967)

64 **Rawls** (Position originelle et voile d'ignorance, Consensus par recoupement (entre des doctrines compréhensives), **Habermas** (Délibération habermassienne, Agir communicationnel, De la philosophie du sujet au paradigme de l'intersubjectivité) ; **Bourdieu** et **Marx** (Doxa, Capital (social), Capital symbolique, Champ, Classes, Distinction et espace social, Habitus, Violence symbolique)

65 A. Orléan et F. Lordon « *Genèse de l'État et genèse de la monnaie : le modèle de la potentia multitudinis* » (Juin 2006 <http://www.parisschoolofeconomics.com/orlean-andre/depot/publi/Spinoza0612.pdf>)

66 Y.N. Harari : *SAPIENS*, Albin Michel ISBN 978-2-226-44550-6 paru le 30/10/2019

article (D-2) épistémologie naïve et émotions épistémiques au prisme de Spinoza

sont multiples mais que seules certaines deviennent dominantes, à savoir fondent les organisations.